

isaac

rosa

heureuse fin

ISAAC ROSA

HEUREUSE FIN

Comme beaucoup de couples, Antonio et Ángela ont connu un amour hors du commun. Et comme beaucoup de couples, après treize ans de passion, ils ont fini par divorcer.

Quand commence *Heureuse fin*, Antonio erre dans l'appartement conjugal vidé par les déménageurs. Les souvenirs affluent. C'est le point de départ d'un roman d'un genre particulier où tout, de la première rencontre à la séparation, est raconté à rebours.

Tour à tour, Antonio et Ángela prennent la parole, et se livrent à une autopsie de leur vie commune : le mariage, les enfants, les problèmes d'argent, l'usure du temps... Seulement chacun a son point de vue sur les raisons de leur échec : leurs récits se complètent, se disjoignent, et parfois se contredisent. Les illusions de l'un se retrouvent ruinées par les attaques de l'autre, et vice-versa. L'amour est quelquefois une bataille où les coups les plus durs sont portés dans les mots.

HEUREUSE FIN

du même auteur
chez Christian Bourgois

LA PIÈCE OBSCURE

LE PAYS DE LA PEUR

ENCORE UN FICHU ROMAN
SUR LA GUERRE D'ESPAGNE !

LA MÉMOIRE VAINNE

du même auteur
en numérique

LA PIÈCE OBSCURE

LE PAYS DE LA PEUR

ISAAC ROSA

HEUREUSE FIN

Traduit de l'espagnol
par Jean-Marie SAINT-LU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Feliz Final

© Isaac Rosa, 2018
© Editorial Seix Barral S.A., 2018
© Christian Bourgois éditeur, 2020,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-267-03191-1

Pour Marta

Voilà que nous avons dépensé nos mots dans la rue,
mon amour,
et ce qui nous reste ne suffit pas
pour éloigner le froid de quatre murs.

EUGÉNIO DE ANDRADE

ÉPILOGUE

Nous, nous allons vieillir ensemble. Je le dis à voix haute pour m'entendre, et je me rends compte à quel point c'est mélodramatique: nous, nous allons vieillir ensemble. Je le répète plus fort, en cherchant l'écho dans la chambre vide, je m'écrie: nous, nous allons vieillir ensemble! J'essaie de le dire en souriant, comme un télévendeur: nous, nous allons vieillir ensemble. Rien. Toujours aussi pompeux. D'une voix de gorge maintenant, genou à terre, tête de mort en main, poses dramatiques: Nous. Nous. Allions. Vieillir. Ensemble. J'écarte les bras pour remplir des poumons de ténor, la musique va crescendo, le public frissonne, la grande lampe au-dessus de l'orchestre tintinnabule: noooooous, noooooous allons vieillir enseeeeeeeemblemble. Je tombe sur la scène, raide mort, le rideau se baisse, applaudissements, hoquets. Je le tape sur mon téléphone, en faisant plusieurs essais: Nous, nous all, et j'efface. Nous, nous allons vieill, et j'efface tout. Nous, nous allons vieillir ensemble. Après avoir observé quelques secondes ces mots qui jusque sur l'écran fluo sont grandiloquents, je les

efface de nouveau, je bloque mon téléphone, vais au salon, m'assieds sur le canapé, seul meuble qui reste dans tout l'appartement. Je laisse mes fesses rebondir sur le siège, son pied cassé martèle le parquet. Nouvel essai : Nous, nous allons vieillir ensemble. Je lis, relis. Je cherche dans mes contacts, je sélectionne ton nom, qui est toujours le premier de la liste, celui qu'appelleraient les services d'urgence si on me retrouvait mort. Une dernière relecture du texte et je clique enfin sur Envoyer. Et voilà. Dans l'appartement vide mon corps évite les meubles qui ne sont plus là. Aux murs, la marque de poussière laissée par les étagères et les armoires, les photos et les affiches que je continue à voir accrochées à chaque piton. Dans toutes les pièces j'identifie taches, traits de crayon-feutre d'enfant, rayures sur les lames du parquet, traces noirâtres autour des interrupteurs, une poignée cassée à coups de marteau pour ouvrir une porte bloquée. Je pourrais dater et décrire chaque marque de vie. Tu te moquais de moi quand je les appelais comme ça : marques de vie. Fantômes qui disparaîtront sous la brosse et l'éponge grattante du prochain locataire. Dans la chambre, par exemple, sur le rectangle décoloré laissé par la tête de lit, à droite, vous pouvez contempler un énigmatique visage de Bélmez : le sceau laissé par une décennie de tes pieds appuyés sur le mur, quand en te couchant tu mettais les jambes en l'air pour améliorer ta circulation. Sur l'encadrement d'une porte, l'échelle à mesurer les filles. Je la parcours des doigts comme un clavier de piano, je caresse chaque encoche et je lis la date et les initiales. Je les caresse et je les lis, même si en le faisant je ne peux m'empêcher de penser que c'est un cliché sentimental facile dont je

me suis toujours moqué, mais là, tout de suite, je ne trouve pas d'autre façon de souligner ma tristesse, en frôlant avec émotion un encadrement de porte peinturluré. Parce que même si tu ne le crois pas, même si j'ai commencé à faire le clown dans la chambre vide, je suis triste. Et un peu plus que triste. C'est pour ça que je t'ai envoyé ce message, pour ça que je sursaute quand j'entends la sonnerie qui m'annonce ta réponse, que je lis avec impatience bien que je craigne qu'elle n'arrive trop tard, beaucoup trop tard.

Évidemment qu'elle arrive trop tard. Tu aurais pu m'envoyer ton message hier. Je suis restée à attendre ton coup de fil exactement jusqu'au moment d'ouvrir la porte aux quatre hommes qui ont vidé l'appartement en quelques heures, avec une diligence de termites. Tu aurais dû les voir. Ils ont emballé les livres, accroché les vêtements dans des armoires de carton, vidé les tiroirs, en se déplaçant comme des fantômes autour de moi, comme s'ils ne me voyaient pas. Ils ont démonté en quelques minutes les lits superposés des filles que tu avais eu tant de mal à monter à l'époque. Ils descendaient les trois étages en courant, comme des voleurs, en dévalant l'escalier avec matelas, frigo, machine à laver. Ils ont enveloppé un à un verres et assiettes, emboîté marmites et plats comme des matriochkas. Ils ont roulé le tapis, décroché et protégé planches et photos. Quoi d'autre. Ils ont dévissé chaque lampe en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ils ont empilé les chaises, fait rouler la vieille bobine qui nous servait de table. Ils ont mis dans l'ascenseur des tours de caisses, en feignant le concierge, tu sais qu'il fait vite des histoires. Je les voyais de la fenêtre comme dans un film en accéléré, chaplinesques,

en train de ranger meubles et cartons dans le camion que je croyais trop petit pour recevoir un appartement entier, treize ans d'accumulation. Mais il leur restait encore assez de place pour récupérer dans le débarras des sacs de vêtements d'hiver, trois bicyclettes, le vieux berceau que j'emporte je ne sais pas pourquoi. En cinq heures, il n'y avait plus rien. Bon, le canapé boiteux. Comme un ouragan qui ouvre brusquement les fenêtres et forme dans le salon un tourbillon où tournent meubles et livres et vêtements voletant avant de disparaître par la terrasse et de monter au ciel. Ou comme une avalanche: tu préférerais l'image du glissement de terrain, la langue de boue qui descend lentement de la montagne, enfonce les portes, entasse les meubles contre le dernier mur avant de l'abattre. Que nous aimons les métaphores, quel besoin, quel foutu besoin de toujours trouver des métaphores catastrophiques pour tout ce qui nous arrive, pour un simple déménagement, une séparation comme il y en a tant, un amour mort et point final. Au bout de cinq heures, il n'y avait plus dans l'appartement qu'emballages déchirés, vis éparpillées, une patère oubliée sur un mur, le canapé. Et de la saleté, beaucoup de saleté. Tu n'as pas idée de la saleté qui s'accumule au cours des années malgré le ménage hebdomadaire. Chaque meuble enlevé a révélé des choses que nous avons tenues pour perdues et que nous avons oubliées: une boucle d'oreille sans sa sœur, des crayons, des jetons de jeux, des dessins des filles, la clé qui nous avait valu cette discussion et obligés à changer la serrure. Mais aussi des morceaux de pain, de biscuits, de fruits momifiés. Morceaux de papier, cafards et mites décomposés. Et des moutons, des moutons abyssaux engraisés par plusieurs saisons de cheveux secs, de squames, de rognures d'ongles, de croûtes de blessures, de

peau morte après chaque été, et qu'il faudra maintenant reconstituer dans une autre maison, celle vers laquelle s'est dirigé le camion quand ils ont eu chargé la dernière lampe. Allez-y, leur ai-je dit, j'arrive tout de suite, et je suis montée à l'appartement pour la dernière fois. Et à ce moment-là, pendant que je parcourais les pièces vides, j'ai regardé le téléphone pour voir s'il y avait un message urgent, à la limite, de dernière heure, opération suspendue, mission interrompue, arrêtez ce camion, attendez, déchargez tout et remettez chaque chose à sa place, fausse alerte. Mais non.

Non, je ne t'ai pas envoyé hier le message, qu'en revanche j'avais été sur le point de t'envoyer la semaine dernière, l'après-midi où j'ai mis dans des cartons mendifiés chez les commerçants du quartier toutes les affaires délicates et personnelles que nous ne voulions pas laisser aux mains des déménageurs. J'ai tout emballé ensemble, dans l'attente du jour où ça ne nous fera plus aussi mal et où nous pourrons le partager : ornements des étagères, travaux manuels scolaires, petites boîtes avec des dents de lait et des cordons ombilicaux, le Predictor d'Ana, une douille de balle rouillée, des bouteilles de vin qui attendaient une grande occasion, des jouets érotiques au fond d'un tiroir. Le *cuornuciello*, la corne porte-bonheur que nous avons rapportée de Naples. Une pancarte d'hôtel NE PAS DÉRANGER. Le programme jauni d'un congrès d'il y a treize ans. Des photos, beaucoup de photos encadrées et réparties dans tout l'appartement. Photos de nous deux à différents âges, photos de mariage, des filles nouveau-nées, d'anniversaires et de vacances. Le portrait ocre d'un jeune type en costume

croisé, cheveux brillants et regard de mort prématuré. Les cahiers des filles, la chronique de leurs vies depuis leur naissance et que je continuerai à écrire tout seul. Et des papiers, les archives familiales débordant de factures, de contrats, de dossiers médicaux, de déclarations d'impôts, ces documents qui eux aussi nous racontent. Une boîte à toi que je n'ai pas voulu ouvrir : une boîte à chaussures pleine de lettres manuscrites et que nous pourrions envoyer directement au Musée des Relations Brisées pour qu'on les encadre et que des touristes émus ou ironiques puissent les lire et les photographier, avec tout ce fatras sentimental que nous ne savons jamais jeter : cartes postales, plans de villes, billets de concerts, cadeaux abîmés de la fête des pères et de la fête des mères, bougies d'anniversaire à moitié fondues, fleurs sèches, galets et coquillages de plage. Tout ce butin domestique qu'une famille thésaurise en plus de dix ans. Tout ce trousseau qu'au moment de l'émigration, de la mort d'un être cher ou, comme maintenant, de la séparation, nous sommes obligés de contempler avec tristesse pour revivre chaque épisode associé à chaque pièce. Il y en a même qui écrivent un roman à partir de cet instant tremblant où l'on ouvre la boîte aux souvenirs familiers. Mauvais romans. Toute cette quincaillerie que, fils orphelins, policiers procédant à une expulsion, cambrioleurs, équipes de secours après une explosion de gaz, chiffonniers qui achètent au poids, ou nous-mêmes dans quelques mois, tout le monde finira un jour par jeter dans un conteneur et point final.

J'ai failli tout jeter quelques jours avant ta moisson sentimentale, quand j'ai fait ma propre rafle sans tant

de considérations : six sacs poubelle remplis de tout ce que j'ai récolté pièce par pièce et que je n'étais pas disposée à emporter dans un appartement plus petit. Je me suis plantée devant le Point de Collecte, après avoir tout trié avec un civisme nordique : le papier d'un côté, toutes ces revues que tu gardais depuis des années parce qu'elles contenaient un article de toi. Livres de contes pour enfants sans couverture, recettes de cuisine découpées. Un programme complet de ma soutenance, des cahiers d'écolier et des fiches d'activités accumulées depuis la crèche, quelle manie de ne jamais rien jeter. Encore du papier : plans, dessins de la rénovation de la maison qui ne se fera jamais. Une chemise avec des dizaines d'étiquettes de vin que pendant des années nous avons décollées et gardées et qui devaient tapisser les murs d'une cave. Ton encyclopédie, celle en quinze volumes, que tu as traînée depuis chez ton ex et que je ne t'ai jamais vu ouvrir. Et une douzaine de cahiers Moleskine ; désolée, mais je les ai tous jetés sans te consulter. Je les avais trouvés à un mauvais moment et je ne me voyais pas passer des mois à les relire en pleurant comme une idiote. Dans un autre sac j'ai mis le plastique : jouets cassés, ustensiles abîmés, la vaisselle de camping, en fait maintenant que j'y pense tu la voulais peut-être, les pères divorcés aiment bien aller camper les premières années. Dans le conteneur vert, le verre : flacons de cosmétiques, bières étrangères que tu rapportais toujours de tes voyages, cette bouteille d'alcool qui attendait depuis six ans de se réincarner en lampe originale. Des pots pleins de sel de couleur, de sable de plage, d'expériences de sciences naturelles, de matière impossible à identifier et décomposée, de saleté. J'ai tout vidé et tout mis en sac à l'insu de nos deux filles Diogène, pendant qu'elles goûtaient avec toi j'ai rempli un autre sac de

toute l'obsolescence technologique que j'ai trouvée dans les tiroirs. J'ai eu encore assez de forces pour faire exploser le conteneur du textile avec plus de la moitié de ce qu'il y avait dans les armoires, il faut profiter du changement de logement et de vie pour faire le ménage. Jeter de vieux vêtements est une façon bon marché d'exorciser le passé, je l'ai lu sur un site web idiot de conseils pour le deuil, et j'aurais allumé avec plaisir un grand feu dans la cour. J'aurais continué à remplir des sacs et à faire des voyages au Point de Collecte jusqu'à ce que l'appartement soit vide, de sorte que le déménagement devienne inutile. J'avais envie de tout bazarder, d'emporter à mon rythme et sans aucun sentimentalisme tiroirs retournés, étagères à livres vidées à grands balayages de la main, placards bourrés, meubles qui perdront leurs écrous pendant le déménagement et que je ne saurai pas remonter, tapis usés, lampes couvertes d'insectes morts, matelas, portes, fenêtres, l'appartement tout entier mis de force dans un grand sac et traîné jusqu'au Point de Collecte, pour finir par rester seule dans un vide de vignette de bande dessinée. J'avais un tel moral de merde à ce moment-là que je me serais mise moi-même dans un sac jaune, et après l'avoir fermé avec un double nœud je me serais couchée devant la porte: une Houdini à moitié étouffée, jusqu'à ce que j'entende venir le camion poubelle et que je retienne alors ma respiration pour qu'à eux deux les ouvriers me soulèvent en râlant et me jettent dans le broyeur.

J'ai sauvé de ta razzia recycleuse le peu que j'avais emporté avant, l'après-midi où je m'étais présenté à la porte de ce que je considérais toujours comme chez moi: salut, je viens chercher mes affaires. Prends ce

que tu voudras, m'as-tu lancé en faisant la gueule, prends ce que tu voudras et ne me demande pas mon avis. Je t'ai répondu que je n'allais pratiquement rien emporter, que chez ma mère il n'y a presque pas de place, et qu'en plus je préférais que tu gardes nos affaires communes dans l'appartement qui sera le foyer des filles. Tout est pour elles, t'ai-je dit, et tu m'as regardé avec cette façon de pincer les lèvres qui n'est qu'à toi, j'imagine que tu te retenais de ne pas me lâcher, sarcastiquement, tout pour elles? oh, merci, le grand patrimoine familial, meubles IKEA, appareils électroménagers à l'agonie, livres de poche, ustensiles bon marché, tout ça pour elles, merci. Tu es allé au parc avec les filles et je suis restée à rassembler mes affaires, et crois-moi, je n'étais pas bien du tout. Même si maintenant que je le raconte ça a l'air ridicule, et que dans quelques mois je serai capable de rire en m'en souvenant, il y a eu plusieurs moments où j'ai pleuré. Je ne le dis pas pour éveiller ta compassion, j'ai vraiment pleuré. En feuilletant les cahiers que tu allais finir par jeter. Quand en fouillant dans un placard sous le plafond j'ai trouvé ton pantalon de grossesse. Quand derrière les chaussettes est apparu l'album de notre mariage clandestin.

Tes yeux brillaient quand je suis rentrée, oui. Mais j'ai pensé que c'était de la frime, parce que je t'avais vu de la rue: découpé contre la lumière intérieure, penché à la fenêtre pour guetter mon retour; et pourtant en me voyant entrer tu as fait l'étonné, figé dans ce dont je suis sûre que c'était une pose étudiée: debout dans le salon, devant les rayonnages, une photo encadrée dans les mains et une tête de chien abandonné. Quel imbécile, ai-je

pensé. Quand j'ai vu tes deux valises, les sacs Carrefour et le Caddie des courses, je me suis félicitée d'avoir laissé les filles chez ma mère. Comme ça, elles s'épargnaient l'image pathétique de leur père traînant un Caddie et des sacs Carrefour en direction du métro. Excuse-moi, m'as-tu dit, je finis de récupérer mes affaires, je ne sais pas si tu veux cette photo ou si je peux la prendre. Je n'ai même pas regardé la photo en question : tu peux la prendre, et tout ce que tu voudras. Alors tu t'es laissé tomber sur le canapé, à l'extrémité qui s'affaissait à cause de son pied cassé. Emporte aussi le canapé, t'ai-je dit, parce que je vais le jeter. Pourquoi vas-tu le jeter, m'as-tu demandé. Parce qu'il est cassé. Je sais, as-tu souri, et tu t'es remis à le faire boiter en rebondissant sur le siège : ne le jette pas, je le prends, garde-le-moi et dès que je peux je viens le chercher. Puis tu as donné de petites tapes sur le siège : allez, viens, assieds-toi un moment avec moi. J'ai fait non de la tête, tu as insisté : allez, c'est peut-être la dernière fois que nous pouvons nous asseoir dessus, s'il te plaît. Et pour ne plus t'entendre et que tu t'en ailles le plus vite possible, j'ai soupiré et je me suis assise à l'autre bout du canapé, qui s'est balancé comme un rocking-chair. Tu t'es rapproché et tu m'as demandé à voix basse : je peux te prendre dans mes bras ? Comme je ne répondais pas, tu as pris ça pour un silence administratif et tu m'as passé le bras autour des épaules.

Nous ne nous étions plus assis sur ce canapé depuis dix jours : le matin où nous avons profité de l'absence des filles, qui étaient à l'école, toi tu avais demandé ta journée, et où nous nous sommes proposé de parler sans nous presser de toutes les questions en suspens. Nous étions là tous les deux, à neuf heures et demie

un vendredi matin de novembre, assis sur le canapé boiteux, enveloppés dans un silence moisi, de salle d'attente. De salle d'attente d'un tribunal, ai-je plaisanté, et tu m'as envoyé paître, ce n'était peut-être pas très heureux de ma part d'évoquer le souvenir d'une salle d'attente, judiciaire, celle-là, bien des années plus tôt. Mais cette mention avait du sens, parce que nous étions là, précisément, pour nous entendre, ne pas nous faire de mal, arriver à un bon accord, quelques minimums, et éviter que tout ne tourne mal et ne pourrisse, éviter que nous ne finissions dans quelques mois assis en silence et désolés et furieux dans la salle d'attente d'un juge aux affaires familiales, accompagnés par des avocats et des avoués à toges fatiguées. Ce matin-là nous avons bien commencé : nous étions tous les deux d'accord sur la garde partagée, mais sans en avoir encore mis au point les modalités : tu refusais la rotation des filles dans deux appartements ou la nôtre dans un seul, tu proposais qu'elles vivent avec toi et que je les voie tous les jours, avec entière souplesse et sans limites. Nous avons noté dans un carnet les minimums à respecter en cas de désaccord sur l'organisation du temps, la répartition des vacances, les anniversaires, les fêtes de famille, les questions médicales et scolaires, toute cette diplomatie tendue d'entre-deux-guerres à laquelle sont obligés les couples avec enfants qui se séparent. Nous n'avons pas non plus de gros désaccords sur le plan financier, souviens-toi : la liquidation des dernières économies, la voiture que nous continuerions à partager, les meubles qui iraient dans l'appartement où tu vivrais avec les filles et où je prétendais m'installer les week-ends où je les aurais, point sur lequel nous

avons commencé à diverger et que nous avons décidé de laisser pour plus tard. Ça a un peu coincé pour la maison de village : je t'ai proposé de la vendre, c'était le plus simple, et de rembourser ainsi l'emprunt familial en nous partageant le reste. Mais nous avons fait nos comptes sur le carnet et nous ne sommes pas tombés d'accord sur la somme que nous avions mise dans la maison, sur combien nous avions déjà remboursé à ta famille, sur la question de savoir si nous devons l'évaluer par rapport à son prix d'achat ou selon une nouvelle estimation. Ça n'était pas urgent, nous pourrions en reparler plus tard, mais à partir de là nous nous sommes accrochés, nous avons bataillé pour finir par aller trop loin et nous disputer. C'est toi qui as commencé : Combien d'argent vas-tu donner aux filles ? De l'argent, quel argent ? Nous parlons de garde partagée. Mais les filles vont vivre avec moi. C'est une garde partagée, je propose qu'on fasse une estimation des frais, on ouvre un compte et chacun vire la moitié tous les mois. Et pour l'appartement ? Je ne peux pas payer un appartement toute seule, je t'ai prévenu avant de le louer et je croyais que nous étions d'accord. Moi non plus je n'ai pas de quoi payer une location, et c'est pour ça que je vais chez ma mère. Mais les filles ont besoin d'un logement. Si nous le payons à deux, nous devrions pouvoir y vivre tous les deux. Ne recommence pas avec ton cinéma de parents séparés qui continuent à partager leur appartement en bons amis. Je ne peux pas te verser de pension, tu le sais. Je ne veux pas de pension, Antonio, et tu sais très bien toi aussi que toute seule je ne peux pas payer cet appartement. Cherches-en un plus petit. C'est un deux-pièces, merde, où veux-tu que

nous nous mettions. Ne nous énervons pas, Ángela, il s'agit de parvenir à un accord. C'est ça que tu appelles se mettre d'accord. Tout se passait bien jusqu'à ce que nous commencions à parler argent. Tu vois, on est comme tous les couples que se séparent, c'est à vomir. Il faut que nous fassions un effort. Moi, j'en ai marre de faire des efforts, je n'ai pas la force d'en faire davantage. Fais-le pour les filles. C'est ce que je fais, je me fais du souci pour elles. Tu sais que ça ne va pas trop bien pour moi en ce moment, trouvons un accord provisoire et quand ma situation sera meilleure nous reparlerons argent. Le moment, c'est toi qui l'as choisi. Ce n'est pas juste. C'est toi qui as voulu qu'on se sépare. Quelqu'un devait prendre la décision tôt ou tard. Mais ça a été tôt, parce que tu ne pouvais pas attendre plus longtemps. Tu crois que je suis pressé qu'on se sépare? Oui, je le crois, et même très pressé, parce que tu as de meilleurs projets. Je ne sais pas de quoi tu parles. Comment veux-tu que nous tombions d'accord si tu ne me dis pas la vérité? m'as-tu asséné. Et alors je t'ai raconté, un peu tard, ce que tu savais déjà.

Je l'avais appris deux jours avant. C'était lors de la première nuit que tu ne passais pas à la maison. J'étais sur le canapé, après avoir couché les filles, et pour la première fois depuis quinze jours j'étais sereine, étonnamment sereine. Tellement, que je trouvais même que c'était une bonne idée que de nous séparer. Fin de cycle. Nouvelle vie. Ce n'est pas la fin du monde. Ana et Sofia avaient accepté l'idée que papa partait s'occuper de leur grand-mère. Je suppose qu'elles se souvenaient encore des pleurs de ta mère au dernier Noël et elles ont dû l'associer à la

maladie. Ce soir-là cela faisait un moment que j'échangeais des messages avec cette folle de Luisa, qui s'obstinait à vouloir me faire lire un livre d'Helen Fisher qui l'avait aidée après sa séparation. Les sentiments de fureur et de désespoir sont des mécanismes évolutifs que la nature nous a donnés, m'avait expliqué Luisa, ils servent à nous aider à rejeter des relations sans avenir et à refaire notre vie le plus vite possible. Elle m'a assuré que dans trois mois nous plaisanterions sur ma douleur actuelle et elle a même parié un dîner, pour ensuite me convaincre des avantages de ne pas avoir les filles tous les week-ends et de disposer de soirées libres. Pour couronner le tout elle m'a proposé d'organiser pour l'été prochain un extravagant voyage entre mères et filles, premier pas pour la communauté amazonienne que nous allions illico monter dans notre maison de village, où nous élèverions les filles en sororité et où nous chasserions des hommes pour notre consommation collective, tu la connais. Je riais quand est arrivé un message de Germán, malgré l'heure tardive, il avait une fois de plus trompé la vigilance de sa mère pour emporter son téléphone au lit. Son message disait : Coucou, Ángela, mon père vient de me dire que vous vous séparez, ça c'est fort, j'ai halluciné, et une suite d'émoticônes bouche bée, les yeux écarquillés, aux lèvres gercées, pleurnichards, des cœurs brisés, des éclairs. C'est la vie, ai-je tapoté sur mon clavier, étonnée de l'envie qui me venait d'échanger des messages avec ton fils. Germán m'a répondu : Oui, mais quel dommage, mer... credi, et d'autres petites figures pleurnichardes et des cœurs brisés de toutes les couleurs disponibles. Ça me manquera de ne plus être ta méchante marâtre, lui ai-je écrit, et j'ai mis ma propre émoticône qui pleurait de rire, ce à quoi il m'a répondu par un dessin de la reine de Blanche-Neige

en ajoutant: on verra comment ça se passe avec la nouvelle, mais sûr qu'elle aura du mal à te dépasser comme marâtre, et toute une suite encore de figures envoyant des baisers et des émoticônes de lèvres et de cœurs palpitants. Quelle nouvelle marâtre? ai-je aussitôt tapoté, mais j'ai effacé et écrit à la place: Ah, la nouvelle, tu as fait sa connaissance? Comment tu la trouves? Germán a très vite répondu: Je ne sais pas, je l'ai juste vue en photo, elle a l'air sympa, quoique toi aussi tu avais l'air sympa quand on s'est connus, et maintenant l'émoticône sautait par terre et trépignait de rire. Comment s'appelle-t-elle, je ne m'en souviens pas, ai-je demandé, et ton fils a répondu, avec ce que sur le moment j'ai mis sur le compte de l'ingénuité de ses quatorze ans: Inés.

Bévue de ma part, une de plus. J'avais parlé avec Germán l'après-midi même. Je l'avais emmené goûter dans une cafétéria VIPS pleine de pères séparés qui à la sortie de l'école, le jour stipulé par leurs conventions régulatrices, emmènent leurs enfants faire un goûter de crêpes compensatrices et de milk-shakes disculpateurs. Tu sais à quoi ressemblent ces cafétérias où l'on n'entend parler que nous, les pères, logorrhéiques, pendant que les enfants mastiquent et font oui de la tête, ce besoin qu'ont les divorcés de demander tout ce qui est demandable et de raconter tout ce qui est racontable à leurs enfants pour ne pas rester sans rien dire. J'étais aussi le seul à parler cet après-midi-là, pendant que Germán buvait son milk-shake en faisant du bruit et acquiesçait ou répondait par monosyllabes à mon bavardage. J'avais commencé par lui demander comment ça allait (bien), et l'école (bien), et tes compositions (bien), tu en as une en vue (non), tu as eu de

nouvelles notes (non), as-tu des devoirs pour demain (non), et avec tes amis comment ça va (bien), et avec maman (bien), tu as des projets pour ce week-end (je ne sais pas). Une fois terminée la révision de routine, je me suis attardé un peu sur la raison principale de ce goûter, je ne voulais pas lui lâcher ça avant d'avoir un peu préparé le terrain. Je lui ai parlé d'un article que je venais de publier, « Cliquez ici et téléchargez du plaisir », un copié-collé d'informations de vulgarisation scientifique sur la relation entre la dopamine et les réseaux sociaux qui était devenu l'article le plus lu du jour. Mais quand j'ai parlé à Germán de neurotransmetteurs et d'addiction technologique il a dû se dire que tout ça n'était qu'une façon détournée de lui annoncer de nouvelles restrictions dans l'usage de son portable, ou une tentative de gagner son admiration en présentant son père comme un journaliste à succès. Alors devant son air de s'ennuyer j'ai décidé d'aborder une bonne fois pour toutes la question. J'ai échangé un regard solidaire avec un autre père qui à la table d'en face monologuait avec une préado muette et, après quelques balbutiements d'approche, je lui ai tout sorti: Ángela et moi nous allons nous séparer, nous l'avons décidé, mais ne dis rien à tes sœurs, elles ne le savent pas encore. Comme Germán s'est contenté d'acquiescer et n'a pas montré la moindre émotion, j'ai continué à parler, en oubliant une autre règle d'or de toute conversation difficile avec les mineurs: leur donner l'information nécessaire, ni plus, ni moins, et se contenter de répondre à leurs questions. Eh bien non, mon *horror vacui* de père séparé m'a poussé à continuer à parler, d'autant plus vite et de façon d'autant plus dispersée que je trouvais moins de réponse chez

Germán, qui restait muet comme ces journalistes roublards qui obtiennent par leur silence que la personne qu'ils interviewent en dise trop : je lui ai raconté que depuis pas mal de temps ça n'allait plus entre nous, ce sont des choses qui arrivent, c'est la vie, l'amour est éternel jusqu'à ce qu'il s'achève, parfois les couples cessent de s'aimer et il vaut mieux se séparer amicalement que de laisser la situation empirer, presque tous tes amis ont des parents séparés, toi-même, mon garçon, et tu vois comme nous nous entendons bien maman et moi et comme nous t'aimons, les parents se séparent entre eux mais jamais de leurs enfants, je connais davantage d'enfants malheureux que d'enfants heureux dans des familles unies et au contraire beaucoup d'enfants heureux d'avoir deux foyers, avoir deux foyers n'est pas un problème, ça peut même être un avantage d'avoir deux maisons et deux chambres et deux anniversaires et deux Noël, deux que sais-je encore, deux de tout. Germán faisait tourner sa paille dans son verre, et évitait de me regarder avec un air que je ne savais pas interpréter, était-il sous le choc, calculait-il le réajustement de ses perspectives de vie, ou était-ce un air de profond ennui, alors j'ai continué à creuser là où personne ne me demandait d'approfondir : je lui ai dit, c'est vrai, qu'il y avait quelqu'un d'autre, ce sont des choses qui arrivent aussi, brusquement quelqu'un entre dans ta vie et met tout sens dessus dessous, tu t'en apercevras quand tu seras grand et que tu tomberas amoureux. Comme aucun des divorcés de la cafétéria ne s'approchait pour me recommander avec emphase de me taire une putain de bonne fois, j'ai continué à creuser le trou : elle est très sympathique, elle s'appelle Inés, je te la présenterai, vous allez bien

vous entendre, par son âge elle est presque plus proche de toi que de moi, et en plus elle est historienne, elle pourra t'aider pour tes compositions d'histoire si tu en as besoin, tu veux que je te montre une photo? J'ai profité du fait que Germán s'occupait de son portable pour enfin me taire. Il aurait mieux valu que je lui envoie un message succinct, mais c'était trop tard. Tu veux me poser des questions? ai-je insisté, et comme il faisait non de la tête, j'ai continué de creuser, et j'ai fini par heurter quelque chose de dur au fond du trou: écoute, ne parle pas d'Inés à Ángela, elle ne sait rien encore, je t'ai tout raconté pour que tu voies que j'ai confiance en toi.

Si seulement ton fils m'en avait parlé plus tôt, puisque tu as préféré me cacher Inés. Pourquoi as-tu fait ça? Pour m'éviter une douleur qui au point où nous en sommes n'ajouterait pas grand-chose? Pour faciliter l'accord de séparation, sans distorsions sentimentales et en gardant intact ton capital émotionnel? Ou plutôt, comme je le soupçonne, pour partager la responsabilité de la rupture? Que dis-je, partager: pour la mettre entièrement de mon côté, pour que je me sente responsable de notre échec final. Si dès le début tu avais été sincère, ça m'aurait fait mal, bien sûr, et même plus que tu ne le crois. Mais j'aurais assumé, sans tant de simagrées mélodramatiques. Et surtout tu m'aurais fait gagner quinze jours, les deux semaines qui ont passé entre l'annonce que tu voulais me quitter et ton départ de la maison. Quinze jours que, jusqu'à ce que je reçoive ce message de ton fils, j'avais considérés comme une période d'armistice et de remise en question: quand je croyais encore possible que tu reconsidères ta décision. Mais qu'ensuite, mise au courant de

ton Inés, j'ai rebaptisés comme *Les Deux Semaines D'Humiliation*, comme ça, avec toutes leurs majuscules. L'humiliation que tu n'as pas voulu m'épargner, et dont je préfère penser que tu ne l'as pas cherchée. Quinze jours durant lesquels nous cohabitons encore, où nous faisons notre théâtre conjugal devant les filles parce que nous avons décidé de ne rien leur dire tout de suite. Nous avons même dormi ensemble pendant ces deux semaines de délai que nous nous étions données pour ne pas nous précipiter et pour faire les choses bien, et je pensais que ce sursis était la preuve de la faiblesse de ta décision : que ce n'était en fait qu'un avertissement et que tu m'offrais ce délai supplémentaire comme opportunité de reconsidérer les termes de notre relation. La première nuit, après m'avoir dit que tu voulais me quitter, tu t'es installé sur le canapé, sans dramatiser, tu as jeté un drap sur toi et bonne nuit à demain. Mais le lendemain, idiot que je suis, je t'ai demandé de revenir dormir dans le lit, parce que je ne voulais pas que les filles te trouvent sur ton canapé si elles se réveillaient avant toi, mais aussi parce que j'avais vraiment pris ces quinze jours comme une campagne de reconquête. Quelle imbécile. Nous dormions ensemble, ou plutôt nous étions côte à côte dans le lit, car nous ne dormions pas beaucoup : nous parlions pendant des heures, main dans la main, et au réveil le matin nous trouvait enlacés. Et ce n'était pas moi, c'était toi qui encore endormi te serrais contre mon dos et me prenais les deux mains en croisant nos doigts, même si tu vas dire maintenant que ce n'était que l'inertie des corps. Dans la pénombre de la chambre nous ne cessions pas de parler, je me disais que ça faisait partie de ta stratégie pour rénover notre union à partir de la peur de la séparation. Nous parlions durant des heures, nous nous

rappelions des moments partagés, nous remontions à nos débuts. Nous riions dans le noir avec le vieux répertoire d'anecdotes que nous nous racontions depuis des années en les déformant. Une séparation est aussi, est surtout la perte d'un récit commun, et au moment de la rupture nous sommes pris d'un vif désir de raconter, de raconter encore pour la dernière fois. Et c'est ce que nous faisons au cours de ces nuits-là : nous raconter. Les mains serrées et la mémoire débridée nous finissions par pleurer et baiser nos larmes, et moi j'interprétais ton émotion de travers et je te proposais de nous donner un peu de temps, d'attendre, de remettre notre relation en question, d'essayer de faire une thérapie de couple, de rester ensemble jusqu'à ce que les filles soient un peu plus grandes, de partager l'appartement et d'être une famille même si chacun refaisait sa vie de son côté. Toi, tu essayais de me convaincre qu'un divorce n'est pas la fin du monde, même un divorce avec des filles, nous sommes entourés d'amis séparés, nos propres parents, et tout va bien, la vie continue, les gens se refont vite, les enfants s'adaptent, le divorce n'est qu'une circonstance parmi d'autres, aussi courante que le mariage. Moi je disais non, je résistais : que veux-tu que ça me fasse ce que font les gens, ce divorce est le nôtre, c'est à moi qu'il fait mal, ce sont mes filles qui devront adapter leurs vies à l'échec de leurs parents, moi ça ne me console pas de croire qu'on est moins malheureux quand on n'est pas le seul à l'être, savoir pourquoi les gens se séparent ne m'intéresse pas, tout ce que je veux savoir c'est pourquoi nous, pourquoi toi et moi, pourquoi, pourquoi. Pourquoi. Finalement nous ne disions plus rien, tu faisais semblant de dormir et moi je remuais et prenais une respiration agitée pour que tu saches que je ne pouvais pas dormir, jusqu'au moment où j'insistais : et la